Cinquième Année. — N° 216

DEUX RONDS

Du Dimanche 7 au 14 Mai 1893

LE PÈRE PEINARD

ABONNEMENTS FRANCE { Un An.... 6 fr. Six Mois... 3 fr. Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4bis, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS EXTÉRIEUR { Un An..... 8 fr. Six Mois..... 4 fr. Trois Mois.. .. 2 fr.

A PARIS, PREMIER MAI DES SERGOTS

Grabuge à Nouzon et à Marseille

LA RÉVOLUTION BELGE ESCAMOTÉE

Par les Socialos à la manque

LE 1ER MAI 93

Mille marmites, je suis dans une rogne faramineuse.

C'est après les socialos bonimenteurs que j'en ai, foutre !

Avez-vous entendu quel fouan ils ont mené, ces derniers huit jours ? A les croire ils allaient bouffer la tour Eiffel sans ouvrir le bec.

Dans les plus plus petites échoppes de chands de journaux, on reluquait leurs canards, imprimés sur papier rouge, pour faire loucher les bourgeois et leur soutirer deux ronds.

Il n'était question que de comités archi-secrets qui prenaient des décisions espatrouillantes. Ces grands avale-tout-cru nous préparaient un 1er Mai aux petits oignons.

Finalement, y a eu quoi ?

Du vent, nom de dieu !

Oui, foutre ! Pas de bouzan, pas de bakanal, pas de pet,... du vent.

Une vesse !... Voilà à peu près ce qu'a été le 1er Mai.

Ah, mes cochons ! Et vous vous plaignez des bourgeois ?

Mais, faudrait qu'ils soient rien poires, pour se faire de la bile à votre sujet, et se tarabuster la cafetière pour satisfaire à vos réclamations.

Vous faites les moutons et vous vous plaignez d'être tondus ? Pauvres niguedouilles, c'est à crever de rire ce que vous êtes gnolles.

Des améliorations ? On vous en foutra au bout d'une botte de sergot.

Allons, ouste ! Marchez droit, et plus droit que ça, mille polochons, autrement on vous bourre la gueule.

Quand on est aussi dinde, faut pas s'étonner d'être farci aux marrons !

Aussi bien, qué que vous voulez qu'on pense de vous, quand des feuilles de chou rouge, telles que le *Parti Ouvrier*, impriment des excitations à la révolte du tonneau de celle-ci :

« Ouvriers ! La vraie manifestation du « 1er Mai doit consister à ne rien dépenser « ce jour-là. Faut faire ses provisions la « veille, et ne pas foutre les pattes chez « les fournisseurs pendant cette sainte « journée. Jeûnez, mes frères, jeûnez !... »

Et le torche-cul termine comme ça :

« Si les ouvriers parisiens ont cette vo- « lonté, ils effraieront beaucoup plus leurs « maîtres politiques et économiques que « s'ils élevaient cent barricades. »

Merde, nom de dieu !

Après celle-là faut tirer l'échelle !

C'est à se tordre.

Le plus dégueulasse, c'est que ces foireux battaient le rappel dans leurs colonnes et corsaient le programme avec des souvenirs sur la Semaine Sanglante.

N'ayant pas le nerf d'agir, ils passent leur temps à chiâler sur les victimes du passé.

Nom de dieu, qu'on foute donc la paix aux fistons qui ont au moins su se faire crever la paillasse pour leur idée !

Si on a de l'estime pour eux, le moyen de le prouver n'est pas d'aller pleurarder sur leur tombe, — mais bien de marcher sur leurs traces.

M'est avis qu'en 71, quand les Versaillais entraient à Paris, les fédérés ne se sont pas amusés à aller baguenauder sur les fosses des prolos assassinés en Juin 48.

⁂

Cré pétard, voici que je viens de fiche un savon aux allemanistes!

Pourtant, nom de dieu, de toutes les petites chapelles socialardes, c'est encore eux qui ont eu le plus de poil au ventre.

On l'a vu à la place de la Publique, foutre! Ils ont cogné dur et tapé ferme.

J'en peux pas dire autant des guesdistes.

Quels foireux!

Sûrement, la Compagnie Richer les a à la bonne, les bougres : avec des chiasseurs de ce calibre, ses tonneaux doivent s'emplir vite, — ça doit être un vrai beurre pour les vidangeurs.

Allons, cachez vos tronches, guesdistes de mon cul!

Vous n'êtes pas honteux?

Quand on n'a dans les veines que la fiente de chameaux qui coule dans les vôtres, on a au moins la jugeotte de ne pas faire les crâneurs.

Surtout, ne débinez pas les anarchos!

Si le 1er Mai, — dont vous vous dites les papas, — oubliant que la recherche de la paternité n'est pas de mode,

Si, dis-je, le 1er Mai est sorti de la trouducuterie où vous vouliez le faire moisir, c'est les anarchos qui en sont cause :

Aussi bien cette année-ci que les autres, nom de dieu!

Sachez donc encore que c'est eux qui, en appliquant les petites marmites à la solution de la Question Sociale, ont ranimé le populo et l'ont tiré de l'abrutissement où vos grandes phrases macaroniques le noyaient en douce.

Si vous n'aviez les anarchos, pour baver sur eux, — ce qui leur fait à peu près autant d'effet qu'un cautère sur une roue de vélocipède,

Vous en seriez réduits à projeter vos glaviots en l'air, pour les recevoir en pluie sur la hure, — excellente et rafraichissante gymnastique que vous ne feriez pas mal de pratiquer par ces temps de canicule.

LES MANIFESTANCES

Que j'en finisse dare dare avec les guesdistes et qu'il n'en soit plus question, nom de dieu!

Ces pauvres socialos à la manque ne pouvaient pas imaginer une pantouflerie plus gondolante que celle des *mises en demeure* aux pouvoirs publics.

Ça a commencé par les mairies : les types s'étaient partagé les arrondissements à raison de trois délégués pour chaque. Ça faisait donc un total de 60 pour tout Paris.

Probable que c'était là un gros chiffre à recruter, car y a des mairies où les délégués se sont amenés tout juste à un,... les deux autres étaient malades, paraît-il!

Y a même eu quelques mairies qui n'ont pas vu de délégués,... ceux-là itou devaient être malades.

Aux mairies, le tableau était champigneule : les trois ânes à Basile s'adressaient au pipelet, lui collaient dans les pattes leur *mise en demeure*... et tournaient les talons!

Y a eu quelques endroits où les niguedouilles ont été bidards : ils ont pu remettre leur pétition entre les pattes d'un adjoint ou de quelque conseiller cipal qui ne sait à quel saint se vouer.

Ces petites balades n'étaient que pour se foutre du cœur à la besogne : ensuite est venue la grande mise en demeure. Tous les types avaient radiné rue de Turbigo ; de là ils ont filé en douceur sur l'Aquarium. Oh, ils n'y allaient pas en tas. Foutre non! Ils marchaient par demi-douzaines, les uns prenant par la droite, d'autres par la gauche.... Les pauvres couillons n'osaient pas suivre tous le même chemin!

Arrivés à l'Aquarium, ils ont été salement rembarrés par les larbins. C'est tout juste si on ne les a pas envoyés coucher. Ils ont déposé leur mise en demeure et ont décanillé gais et contents.

L'an prochain, au 1er Mai, ça sera le même fourbi : ils repiqueront au truc des mises en demeure avec le même courage.

⁂

Où ça a le plus chauffé, c'est à la place de la République. Y a même eu un coup de torchon sérieux, nom de dieu!

La gouvernance aurait pu éviter le grabuge en laissant la Bourse du Travail ouverte ; mais les sergots ont besoin d'exercice : si, de temps à autre, ils n'assomaient pas quelques parisiens, ils perdraient l'habitude de cogner.

Or donc, les grosses légumes ont fait boucler la Bourse, et le populo émoustillé s'est tassé dans les alentours.

Y a pas plan de raconter par le menu tous les tamponnages qui se sont produits.

Les flics ont tapé comme des brutes gavées de schnipp.

Pas moins, de temps à autre, ils ont trouvé à qui parler et ont empoché quelques coups de canne.

Un bon point aux allemanistes : autant les guesdistes et les larbins à Brousse ont été capons, autant eux ont montré de nerf.

Ils n'ont pas suivi les conseils du nigaudin qui, dans le *Parti Ouvrier*, les engageait à jeûner, — et ils ont bougrement bien fait, nom de dieu!

Allons, les gas, encore un pas en avant et vous serez tout à fait anarchos.., faites pas vos mijaurées, foutre! bon gré, mal gré, si vous avez de la moëlle et pas d'ambition, vous y viendrez!

Outre le populo, y avait dans le tas quelques dépotés et conseillers cipaux socialos.

Je ne suis pas tendre pour eux, habituellement, pour une fois qu'ils se souviennent qu'ils sont du populo, — la moindre des choses est de le signaler.

Baudin surtout a été crâne ; il a même écoppé salement. Les sergots l'ont sucré et lui ont foutu une riche tatouille.

Très chouette, un passage à tabac de bouffegalette! Ces bougres-là oublient trop que les sergots sont des vaches, — ça leur rafraichit la mémoire.

Ainsi, Vaillant, malgré qu'il soit blanquo et qu'il ait quatre z'yeux, il ne s'en était pas encore aperçu! En effet, mardi, il se faisait tirer les vers du nez par un journaleux du *Gaulois* et lui avouait bétassement : « qu'à voir les brutalités de la police, il comprenait maintenant la haine que les parisiens ont pour les sergots... »

Cré pétard, ohé, l'homme à bézicles, la jugeotte est longue à te venir!

Quoi donc, depuis 30 ans, tu te dis révolutionnaire, et tu ne savais pas encore que les roussins sont des pestailles?

Turellement, y a eu une tripotée d'arrestations : à part quelques exceptions les bons bougres se laissaient cueillir gentiment, — ils n'avaient rien.. ni dans les mains, ni dans les poches!

Ils en pinçaient pour le pacifique, nom de dieu!

A ce jeu-là, on encaisse des coups de souliers dans le cul, — sans la satisfaction de les rendre.

Y a une chose à noter, foutre!

C'est que partout où y a eu un brin de grabuge, les anarchos y ont mis un doigt.

Ça prouve qu'ils ne sont pas des poules mouillées, cré mille marmites!

A la galope, je vas passer une revue des patelins où ça a été sérieux :

A **Nouzon**, le conseil cipal, qui est tout farci de possibilos avait recommandé le calme jusqu'à plus soif. Ce jour-là, on devait poser la première pierre d'une nouvelle mairie.... Comme lapin posé au populo, c'était pas mal!

La gnolerie se passait à l'ombre du torchon tricolore et aux flonflons de la « Marseillaise ».

Le populo commençait à y trouver un cheveu, quand une trifouillée de copains s'amènent juste à pic, chantant à pleines voix : le *Père Duchesne*, les *Anti-Patrioles*, les *Pieds-Plats*, la *Carmagnole*.

« Eh bien, quoi! Et le drapeau rouge on ne le déploie pas? que dit un révolutionnaire à un anarcho.

-- Illico, répond le camaro, si seulement 50 des vôtres l'accompaguent pour le défendre. »

Mille bombes, c'est pas 50, c'est 600, c'est 800 prolos qui s'amènent, se rangeant derrière le drapeau, gueulant à pleins poumons : « Vive l'Anarchie! Vive Ravachol! A bas les gendarmes! »

Dame, les pandores ont voulu mettre le hola.

Et les pierres de leur pleuvoir sur la gueule!

Par trois fois les gendarmes viennent à l'assaut, trois fois ils sont repoussés : du drapeau ils n'en agrichent pas une miette. Seul un bout du manche leur reste dans les pattes, — mais pas avant qu'un petit fieu ne l'ait utilisé pour casser à moitié la margoulette à l'un d'eux.

Les cognes avaient fait un prisonnier : il leur a fallu le relâcher, on les aurait écharpés!

Oh mais, c'est qu'ils ont du sang dans les veines, les prolos de Nouzon! Si ce n'était que quelques-uns se laissent encore embobiner par les gnoleries des socialos politicards, les bourgeois en verraient de dures avec eux.

Baste, ils y viendront!

A un moment, voilà qu'un gendarme sort son revolver. Un prolo se campe en face et ouvrant sa chemise, lui gueule : « Tire donc, lâche, si tu as du cœur! »

Et les bonnes bougresses de crier : « Lâches! assassins! Faites comme à Fourmies! »

Quant à **Charleville**, peau de balle et balai de crin! Si ce n'est un charlatan qui débitait ses boniments sur la place du Marché, et J.-B. Clément qui l'écoutait.

Les deux faisaient la paire!

A **Marseille**, le jean-foutre de préfet avait fait rappliquer quantité de troubades, pour faire la nique au populo.

L'après-midi, il devait y avoir un graud meeting au Lazaret. La cavalerie était là, et,

turellement, le moins qu'elle a fait a été d'écrabouiller des arpions. Y a même un pauvre bougre qui a été piétiné par les canassons.

La moutarde est montée au nez du populo : on s'est fichu à huer, en gueulant : « A bas les officiers ! » On leur a même foutu des pierres en les visant bien. Y a un sale capiston qui en a reçu une sur le coin de la margoulette.

A un autre endroit, une autre bande de bons bougr s s'est buttée contre une escouade de roussins. Les gas n'ont pas barguigné : ils ont foncé dessus et les ont foutu en déroute.

Une fois les meetings finis, le populo rappliquait en ville, drapeau rouge en tête, quand le commissaire central et un autre quart-d'œil qui arrivaient en sapin ont voulu l'agricher.

Quelle tatouille ! Ah foutre, les deux roussins s'en souviendront longtemps : on les a laissés sur le carreau.

A **Lyon** y a aussi eu des manifestances en pleine rue.

Cours Morand, une floppée de bons bougres qui rappliquaient vers la Bourse du Travail, drapeau rouge en tête, ont eu la route barrée par une chiée de sergots. Y a eu un tamponnage sérieux, au cours duquel les flics ont réussi à coffrer trois manifestants.

Toute la soirée y a eu des balades de prolos, un peu de tous côtés, et quelques tramways ont même été démantibulés.

A **Reims**, les socialos avaient emmanchée une manifestance au cimetière.

Les anarchos n'ont pas raté le coche, nom de dieu ! Tout le long de la route les bons bougres ont goualé à pleine voix le *Père Duchesne*, le *Père Peinard*, les *Anti-proprios*.

Au cimetière plusieurs zigues d'attaque se se sont fendus de pallas galbeux.

L'après-midi y a eu une grande réunion au Cirque.

***

Mille tonnerres, faut que j'arrête les frais, faute de papier !

Y a encore des tas d'endroits dont je voudrais dire un mot, — soit pour blaguer les socialos à la manque qui ont fait la fête, — soit pour indiquer que quoiqu'il n'y ait pas eu de fouan, le remue-ménage qu'a entraîné le 1er Mai a donné un brin à ruminer aux pauvres prolos qui ne lèvent jamais le nez de sur leur turbin.

En effet, nom de dieu, faut pas se plaindre de ces flambeaux-là !

D'abord, parce que ça fout la tremblotte aux patrons et aux jean-foutre de la haute. Les charognes ne vivent plus : ils sont kif-kif sur un gril :

Ils se figurent que leur dernière heure est arrivée et qu'on va les faire démis'onner.

C'est pas mauvais, foutre !

Ça les habitue à l'idée qu'un de ces beaux matins la vieille baraque sociale s'écroulera comme une merde, et qu'il leur faudra décaniller dare dare, nus comme des vers, — kif-kif s'il arrivait un tremblement de terre.

Ils se font à cette idée que le populo va rentrer en possession des richesses qu'on lui a volées.

De la sorte, quand le grand chambard s'amènera, ça leur semblera moins dur.

Du côté du populo, ça donne aux bons bougres l'habitude de relever la tête, de flairer l'air pour voir s'il y a du grabuge ; ca apprend aussi à agir de soi-même sans attenre de mot d'ordre.

Mais, nom de dieu, faut pas que les socialos à la manque nous la fassent à l'oseille :

C'est pas eux qui ont accouché du 1er Mai.

Ils suivent le mouvement et ne le mènent pas !

FANTASIAS DE GALONNARDS

Pour une fois, je vas laisser de côté les vacheries des galonnés et raconter leurs amusements.

Car ils s'amusent, les salauds !

Quand leur rosserie est satisfaite, quand ils ont dégorgé leur bile, — l'envie leur vient de se dilater la rate.

Turellement, leurs rigolades sont assaisonnées de férocité, tout comme le reste, et ont pour victimes des pauvres bougres.

Dame, les birbes n'oublient pas que les coutures de leurs fringues sont lardées d'or ; ils s'amusent en officiers !

Pour preuve ce que je vas jaspiner, — que je tiens non d'un camaro, mais que je pige dans le flanche d'un journaleux bourgeois. La tartine sus-dite, dont je vas coller nature quelques becquets, a paru dans le *Journal* du jeudi 27 avril dernier ; elle a été pondue par Hugues Le Roux.

Le type a-t-il eu conscience de l'horreur qu'il racontait ?

Je le souhaite pour lui, nom de dieu !

Pourtant, hélas, faudrait bougrement fouiner pour trouver son dégout.... Il est vrai qu'il peut répliquer que l'infection qu'il raconte n'a pas besoin de commentaires.

Mais, passons !

C'est en Algérie qu'est arrivée l'histoire en question. Dans cette Algérie qui est un des patelins les plus productifs du monde, ou, jamais,... au grand jamais ! il n'y avait eu de famine avant l'invasion des français.

Depuis, ça a bougrement changé ! A toutes les horreurs de la conquête, s'ajoute la famine qui règne là-bas en permanence.

Hugues Le Roux était dans ces parages, flanochant de bric et de broc..... c'était-il pour reluquer les arbicos râlant de famine ? — Je ne sais !

Un jour, il s'amena dans un poste où une poignée de troubades faisaient la surse. C'était au fin fond de l'Algérie. On fit la fête au visiteur.

Le gueuleton fut servi par un grand diable de nègre appelé Bou-Bou qui **faisait partie des meubles du poste**, affirme Hugues Le Roux.

« Faire partie des meubles », c'est une façon assez tortillarde pour avouer que le malheureux Bou-Bou était l'esclave des soudards.

Que nous chantent-ils donc, les bourriques de la haute, quand ils gueulent sur tous les tons qu'ils vont dévaster l'Afrique pour en extirper l'esclavage ?

Allons, crapules, soyez francs ! Vous envahissez l'Afrique, — que ce soit par l'Algérie, la Tunisie, le Dahomey, le Sénégal ou Madagascar, — pour brûler les récoltes, incendier les villages, assassiner les moricauds et violer les gosselines.

C'est pour ça, rien que pour ça, que vous allez là-bas !

Les pauvres négrots que vous ne crevez pas n'en sont guère plus à la noce : vous en faites vos esclaves.

C'est dire que la suppression de l'esclavage n'est qu'un boniment de jean-foutre pour boucher les yeux au populo.

Donc Bou-Bou était l'esclave du poste, — ou pour parler poliment, *le meuble*.

« Y avait pas que des gradés, y avait aussi des simples truffards dans ce poste », va me faire observer un ronchonneux.

C'est vrai, mille pétards ! Mais je ne m'en prend pourtant qu'aux chefs, car c'est eux les seuls responsables ;

C'est eux qui donnaient le mauvais exemple ;

C'est eux qui inventaient les tortures et les faisaient exécuter, quand ça ne leur disait pas d'y fiche la patte.

***

Hugues Le Roux nous apprend que Bou-Bou était d'une poltronnerie comique, fruit d'une dégelée de beignes encaissées. Il paraît que ça donnait envie de rire... Il suffisait qu'un des boustifailleurs se levât de table brusquement pour que l'on vit Bou-Bou décaniller dare-dare vers l'écurie.

Il était pourtant bien râblé, ajoute le journaleux, avec un air de vague mépris pour ce moricaud qui n'employait pas ses pattes robustes à estrangouiller ses bourreaux.

Tè mais, on pourrait en dire autant du populo de France : il est bien râblé, il a du biceps... n'empêche qu'il endure toutes les crapuleries des jean-foutre de la haute.

Y a pourtant cette différence entre lui et Bou-Bou : le négrot était seul contre vingt types armés jusqu'aux dents, tandis que le populo est trente fois plus nombreux que les grosses légumes.

Et maintenant, voici les amusements des gradés du poste : quand ils en furent au dessert, deux troubades amenèrent Bou-Bou par l'oreille et le firent s'agenouiller.

Le sergent lui commanda ensuite de dire du bien des Français, — et Bou-Bou débita une litanie.

— Maintenant, Bou-Bou, dis du mal des Français !

Le nègre regarda ses bourreaux d'un air d'inquiétude.

Il demanda en sabir :

— Après... Tu ne me battras pas ?

Le sergent leva le poing :

— Vite !

Alors, la tête rentrée dans les épaules, comme s'il attendait la chute du coup, le noir glapit :

— Vous riez comme des femmes... Vous mangez du cochon... Vous embrassez vos chiens... Vous êtes des chiens.

— Tu dis ?

Une lueur de colère tremblа dans les yeux roses de Bou-Bou ; une seconde de révolte, les haines de sa race.

Il répéta :

— ... Des chiens !

Ce fut une bordée d'injures :

— ... Canaille !

— ... Bandit !

— ... Mé ourné !

(C'est-à-dire, en sabir : renégat de ta foi.)

Et aussitôt les taloches grêlèrent : la chachia vola dans la cour, les pantoufles la rejoignirent ; le sang jaillit du nez.

Bou Bou hurlait comme un cheval qui se noie. On le jeta dans un coin et on retourna à table pour boire le café.

Hein, comme c'est chouette !

S'il y en a qui sont fiers d'être de la même *patrie* que ces tristes sires dont l'amusement consiste à martyriser un pauvre bougre sans défense, c'est foutre pas bibi, nom de dieu !

***

Et c'est pas tout, million de bombes !

Après avoir empoché les gnons, Bou-Bou dût passer à un autre genre d'exercice : on lui fit têter sa seringue.

La *seringue*, ce fut un litre d'absinthe pure qu'on lui donna à entonner. Et dame, le moricaud ne cracha pas dessus ! Il s'enfila le goulot entre les babines et ne s'arrêta qu'à la fin.

Encore un des bienfaits de la civilisation qu'on impose aux africains, l'eau-de-vie.

Puis, on viendra nous rengaîner que les moricauds sont farcis de vices... Eh oui, des vices que vous leur avez collés, sales jean-foutre.

Comme le pauvre negrot, le litron sifflé, lou-

chait vers l'armoire pour voir s'il n'y en avait plus, le sergent expliqua au journaleux :

— Il a de la mémoire, le baudet ! L'hiver dernier, quand le général commandant est venu passer son inspection, on lui a fait voir Bou-Bou... histoire de le distraire... et ce jour-là, Monsieur, le noir a bu deux bouteilles d'affilée... vous me croirez si vous voulez, deux litres... dont un Pernod...

Très hurf, cette façon de recevoir un général !

Lui donner en spectacle un esclave qu'on bourre d'absinthe, après l'avoir bourré de coups, ça indique tout de suite le niveau intellectuel et moral d'une culotte de peau.

D'après ça, on pourrait établir un tarif qui fixerait illico Bou-Bou sur la qualité ou le grade des oiseaux qui le reluquent lichant son absinthe :

Pour un journaleux, un conseiller municipal, ou quelque légume du même tonneau, un litre.

Deux litres, pour un général, un évêque ou un dépoté.

En l'honneur d'un ministre, ce serait pour le moins trois ou quatre.

Et si jamais on alignait devant son pif la demi-douzaine de fioles, toutes de Pernod ! Y aurait pas d'erreur, ce serait sa jean-foutrerie Carnot en personne que le malheureux aurait la déveine de reluquer.

LE FIASCO BELGE

J'ai dit, la semaine dernière, que ce sont les grands chefs socialos qui, en Belgique, ont coupé la chique à la Sociale.

Voici qu'il m'arrive des tuyaux qui confirment la chose.

Non seulement ces sales birbes ont foutu des bâtons dans les guibolles du populo, mais, en outre, ils ont comploté avec les grosses légumes.

Je vas mettre les points sur les *i*, nom de dieu !

C'est le mardi 18 avril que les bouffe-galette belges devaient accoucher de la proposition Nyssens, la grande fumisterie du vote à trois crans.

Le populo ne voulait rien savoir de cette couillonnade : il voulait le Muselage Universel, tout sec, sans persil autour, sans assaisonnement.

Dans la nuit du 17 au 18, Janson et Féron, deux moineaux qui sont les chefs du parti progressiste (comme qui dirait les radigaleux de France), eurent une entrevue avec Volders et Vandervelde, les deux grands pisse-froids socialos.

Que se mijota-t-il entre ces quatre caboches ?

Evidemment, rien de bien propre pour les prolos !

A en croire le *Soir*, un canard bourgeois de Bruxelles, il avait été convenu que sitôt le vote connu, *quel qu'il fût*, Volders et Vanderwelde feraient cesser la grève.

Y avait là un tantinet d'exagération.

Pas trop pourtant, nom de dieu, puisque le canard de Volders, le *Peuple*, se sentant morveux, n'ouvrit pas le bec, et n'osa pas démentir la crapulerie qu'on foutait sur le dos de son directeur.

En tous cas, le mardi 18, le dépoté Féron, montant au dégueuloir de l'Aquarium belge, déclarait que lui et Janson avaient taillé une bavette avec les chefs socialos et il affirmait carrément que le vote de la proposition Nyssens mettrait fin à la guerre civile, car les chefs socialos conseilleraient la reprise du travail.

***

Voilà les mic-macs entre les jean-foutre.

Voyons maintenant ce qui se passait du côté du populo :

Le samedi matin 18, y eut une grande manifestance, place de la Duchesse, à Molenbeck, tout près de Bruxelles.

De là, le populo alla se tasser à la gare de l'Ouest.

Le copain qui me jaspine la chose, me dit que c'était un tableau épatant : ils étaient au moins 25.000 manifestants !

C'était un océan de caboches que dominaient les drapeaux rouges. Et quand cette foultitude dévalait de Molenbeck à la gare de l'Ouest, les bons bougres, se donnant le bras par douzaines, marchaient en chantant la *Carmagnole*, la *Marseillaise*, le *Chant du Suffrage Universel* et *Debout, frères de misère*. Et ce tonnerre de chansons n'était coupé que par des « Vive Volders ! » qui partaient de tous les rangs, kif-kif des pétards.

Ah, si, à ce moment, un zigue d'attaque avait eu assez de nerf pour faire dévier la grande procession, et, au lieu d'aller à la gare de l'Ouest, marcher sur Bruxelles,

C'en était fait, nom de dieu !

Quoique le chemin fut barré par la troupe, les 25.000 bons bougres lui auraient passé sur sur le ventre.

Mais, pour que l'initiative du zigue ne ratât pas, il aurait fallu que le populo ne soit pas embobiné par Volders.

Or, on n'écoutait que lui !

Ce fut donc à la gare de l'Ouest que rapliqua la manifestance.

Là, Volders fit un pallas tout-à-fait en contradiction avec les engagements pris dans la nuit entre lui et les chefs progressistes. Il fit renouveler le serment de ne pas lâcher pied, de continuer la lutte jusqu'à ce qu'on eut conquis le suffrage universel, pur et simple, à 21 ans.

Tout le populo jura, nom de dieu !

C'était d'ailleurs la rengaîne de tous : « Nous aurons le Suffrage universel à 21 ans, ou nous ferons la Révolution ! » que disaient les 25.000 bons bougres.

Puis, dominant tout, kif-kif un espoir magique, l'idée que la dynamite mettrait son grain de sel dans le chabanais....

La nuit de l'avant-veille, des fistons inconnus avaient soulevé 80 kilos de dynamite dans une poudrière de l'Etat, à côté de Bruxelles : « C'est pour faire sauter la Chambre, affirmait le populo. Ce soir, à cinq heures, elle saute... »

A cinq heures rien ne sauta !... Le populo s'était grisé de son désir.

La manifestance terminée, sur le conseil de Volders, les bons bougres s'égrenèrent, et on se rentra à Bruxelles par petits paquets.

***

Le soir à 7 heures (mardi 18) les prolos étaient empilés par milliers devant la Maison du Peuple.

Volders montre sa gueule : il vient annoncer que les bouffe-galette ont voté la proposition Nyssens et que le Conseil général du Parti Ouvrier va délibérer.

A ce moment, la police à cheval, suivie des pompiers, fonce sur le populo, cognant, sabrant avec une rage folle.

En un rien de temps les abords de la Maison du Peuple sont nettoyés.

Et toute la soirée la rousse ne démarre pas de là : y a des bagarres à n'en plus finir et les manifestants sont tenus à distance de la Maison du Peuple.

Quelle veine pour Volders !

Il aurait commandé lui-même les charges, qu'elles ne seraient pas tombées plus à pic : au bon moment elles venaient isoler le populo des grands chefs du Parti ouvrier.

Peut-être bien que si sous leurs fenêtres, ces maudits pisse-froids eussent entendu le remous de la foultitude, ses ruades et ses rugissements, peut-être bien qu'ils n'auraient pas osé accoucher de leur canaillerie.

Mais, ils étaient seuls ! Isolés des bons bougres par des rangées de roussins, ils délibérèrent en paix !

A 11 heures du soir paraissait une édition spéciale du *Peuple*, donnant la décision du Conseil général :

La reprise du du travail était votée ! !

Mille dieux, quel sacré jésuite que ce Volders !

Dans la nuit du 17 au 18, il pactise avec Janson et Féron ;

Le matin du 18, à Molenbeck, il fait jurer de ne pas caner avant d'avoir le Suffrage Universel ;

Le soir, à 11 heures, il accepte la proposition Nyssens, le vote à trois crans, et ordonne la reprise du turbin !

***

Quand le populo apprit la décision des jean-foutre auxquels il avait confiance, il rouspéta salement. Il trouvait la pillule bougrement dure à avaler. Pourtant, tout en rognant ferme, les gas reprenaient le travail : le 20, à Bruxelles, y avait plus de grévistes.

Au Borinage, les gueules noires trouvèrent la décision des chefs du Parti Ouvrier trop dégueulasse ; ils ne voulurent rien savoir et continuèrent la grève, en ajoutant à leurs revendications une demande d'augmentation de paye.

La grève dure encore. Mais, foutre, y en a pas pour longtemps ! Les mineurs seront forcés de caner un de ces quatre matins...

La déception n'a pas été longue à germer dans la caboche des prolos. Les gas se sont vus roulés, non seulement par les bourgeois, mais encore par les salauds de chefs en qui ils avaient foutu tout leur espoir.

D'ailleurs, les réacs ne se gênent pas pour blaguer ce que les pisse-froid socialos osent appeler la victoire du populo : « De quoi ! Elle est rien mouche votre victoire ! Vous n'avez gagné que des coups de sabre : ne faites pas les flambards... »

Les belgicos ne sont pas assez pochetées pour ne pas saisir que les réacs disent vrai.

Aussi, au 1er Mai on a bien vu qu'ils commencent à avoir soupé de Volders et de sa bande.

Les manifestances ont été mouches, y avait pas d'entrain, on sentait l'écœurement : c'est à peine si on a chômé.

Pauvres fieux ! Vous venez d'être salement étrillés.

Pourvu que la lecon ne soit pas perdue !

Si elle vous profite, quoi que vous l'ayez payée bougrement chérot, ça sera tout de même bon marché.

Savez-vous, les frangins :

Débarassez-vous des individus !

La recette est vieille, nom de dieu ! Elle date de 1793. Un riche zigue, Anacharsis Clootz, nous la donna à l'époque.

Nous ne l'avons pas encore appliquée, — serez-vous plus marioles que nous ?

Je disais donc,(1) capet dè dious, que la différence de culture entre pays chauds et froids, pas plus qu'entre pays haut et pays bas, n'est pas une raison pour que nous ne soyons pas tous égaux. Et foutre, je vas, en deux temps et trois mouvements, t'en donner des expliques :

C'est-y les gas de nos patelins qui crachent sur le café, se foutent du sucre, n'aiment ni les oranges, ni les épices, ni tout un sacré fourbi de bonnes choses qui poussent dans les colonies où le soleil chauffe dur? Les fistons du Nord ne sont-ils pas richement contents de licher le bon picolo et d'assaisonner leur salade avec l'huile d'olive que leur envoie le Midi?

Mais, vietdaze, je superpose que tes copains vont ruminer subito : « Ce que dit le père Barbassou est aussi vrai que deux et deux font quatre. Pourtant, cré pétard, si tout un chacun veut bouffer à s'en faire pêter la sous-ventrière des mille bricoles qui ne poussent pas dans la terre ousqu'il est né, y en aura-t-il assez pour tout le monde? »

Eh bien, mon petit, je veux leur faire la partie belle à tes copains! Mettons que ça soit vrai que toutes ces bonnes choses ne veuillent pas venir en pleine terre pour que dans tous les patelins on en ait à gogo.

J'ai déjà dit, il me semble, qu'avec les engrais chimiques, une connaissance plus parfaite des terrains, on peut obtenir un rendement dix fois plus fort qu'il ne l'est aujourd'hui. Que sur un arpent on peut obtenir en céréales et en fourrages, la nourriture d'une tapée de bêtes ou de gens... Des types marioles pratiquent déjà le système et s'en trouvent bien.

Plus fort, mille bombes! On peut faire la nique aux climats et aux saisons... et donner aux pays du Nord les récoltes du Midi.

C'est comme je vous le dis, pécaïré! Les orangers peuvent fleurir dans les patelins où le gel fend la pierre, sans grosses difficultés. A preuve qu'à l'heure actuelle, les Angliches ont trouvé le truc pour faire murir le raisin en plein mois de décembre. Et ne croyez pas qu'ils en ramassent trois grappes. Foutre non! Chez eux, la vigne se cultive en grand, malgré les brumes.

Oh, c'est pas bien malin, allez : il suffit de foutre un toit de verre au-dessus du champ ou de la vigne que l'on veut cultiver de cette façon.

Seulement, maintenant ça coûte chaud, et seuls les jean-foutre en profitent. Tandis que, sitôt la vache de société capitaliste foutue cul par-dessus tête, ça sera aussi commode que de vider un verre de vin, et tout le monde pourra en user.

Et n'allez pas croire, les aminches, que le vieux cul-terreux, lâchant la charrue pour le pinceau, veuille vous faire un tableau de paradis terrestre, comme au temps où Jésus-Christ était garde-champêtre. Foutre pas, mille dieux! Aussi vrai que j'ai cinq doigts à chaque patte et que je m'appelle Barbassou, ce que je dis arrivera..., et avant qu'il soit longtemps, tonnerre de sort!

Ça peut nous paraître épastrouillant, nom d'un foutre, mais quoi qu'ils diraient aussi les ceusses qui depuis 100 ans sucent les pissenlits par la racine, si, ressuscitant pour vingt-quatre heures, ils voyaient le chemin de fer, les télégraphes, et tous les sacrés fourbis emmanchés dans ce putain de siècle?

***

Tu me dis aussi que les bons bougres de Saint-Marsal voient un cheveu, pour la bonne marche de la Sociale, dans l'inégalité entre les aristos de la pensée et de la plume, et les prolos de la campluche et de l'usine.

Ça, mon pauvre *noy*, ça doit pas t'inquiéter plus que de mesure : y aura ni prolos, ni aristos, mais rien que des chouetttes fieux, travaillant des arpions comme de la caboche.

De même que la boustifaille, les frusques et les piôles, l'instructionnement sera à la portée de tous, et chacun pourra s'en bourrer jusqu'à la gauche. Après les écoles scientifiques et professionnelles, l'instructionnement se continuera toute notre garce de vie par des bibliothèques ouvertes à tous, avec des canetons bougrement bien tapés, des chouettes flambeaux portant la lumière jusqu'au plus petit patelin du monde.

En même temps, bondieu, le turbin sera devenu une partie de rigolade : on ne s'esquintera plus le tempérament au bénéfice d'un singe, on n'aura plus sans fin ni cesse l'emmerdant souci du pain de chaque jour, — on s'emplira l'intellect aussi bien que les boyaux.

Déjà, bibi connaît pas mal de jeunesses ferrées jusqu'aux doigts de pied; mais avec les cochons de préjugés qui courent en ce salaud de temps, leurs paternels les détournent du turbin. Sous prétexte d'en faire des messieurs aux pattes blanches, les pauvres loufoques ne réussissent les trois quarts du temps, qu'a en faire des purotins.

Mais, une fois en Anarchie, pourquoi donc le maçon ne ferait-il pas un architecte, le forgeron un ingénieur, le pétrousquin un géologue et un chimiste?

Pas besoin d'être anarcho pour convenir de ça. Un bourgeois des plus rupins, à qui la putain de gouvernance a fait les honneurs d'un enterrement de première classe (c'est de ce sacré type de Renan dont je veux parler) rognait comme un beau diable de ne pas avoir un métier manuel. Il se voyait déséquilibré, dans la nécessité où il était de ruminer toujours de la tête.

Et même, il a pondu un riche flanche sur la nécessité de faire marcher de front le travail manuel et le travail de la pensée. (Ce flanche a été imprimée dans le supplément de la *Révolte*).

Et plus fort encore, mille millions de bombardes, un russe à la hauteur, un aristo de première classe, Tolstoï, joignant la pratique à la théorie, s'est-il pas foutu, tout en griffonnant ses bouquins, à fabriquer des ripatons, comme ce vieux bouiffe de Peinard.

Je pourrais t'en citer des tripotées qui font kif-kif : Gladstone, un ministre anglais, fait le métier de bûcheron ; tous les matins il s'amène dans une de ses forêts et fout un arbre par terre. C'est pourtant pas un métier de feignasse, celui de bûcheron !

Et cette crapule de Louis XVI, à qui on eut raison de couper le sifflet, il s'était bien mis à faire le serrurier.

Et Louis XV, cette pourriture royale, n'était jamais plus heureux que quand il pouvait lui-même faire sa cuisine.

J'arrête la liste que tu pourras, d'ailleurs, allonger en reluquant autour de toi : Y a pas de richard qui, à un moment donné, ne s'appuie un travail manuel. Il le faut, car s'il laissait rouiller ses jointures, il tomberait vivement malade.

Les uns bricolent dans leur jardin, bêchant et piochant comme des dératés; les autres s'en vont à la chasse, arpentant le terrain malgré la chaleur ou la pluie, — si un patron voulait leur imposer pareille corvée, ils rouspéteraient vraiment, mais comme ils le font volontairement, ils y ont du plaisir.

***

Quant à ta dernière objection : « Quoi qu'on fichera de la mer ? » Tu peux croire, fils, qu'elle ne m'embarasse guère : les anarchos ne veulent pas la vider avec une coquille de noix, comme ce loupiot que rencontra St-Augustin sur la plage africaine, à ce que racontait l'autre jour dans son prêche notre niguedouille de curé. Nenni pas, vingt dieux ! Mais comme la terre, ils veulent en faire la propriété de tous les bons bougres.

Et, te fasses pas de bile pour savoir qui voudra être marin. Y a des floppées de chouettes zigues qui se trouvent bien mieux là-dessus que sur le plancher des vaches. Que de ciboulots qui ne rêvent que voyages et aventures, et qui ne peuvent se satisfaire par la simple raison qu'ils ne sont pas trop d'accord avec le directeur de la monnaie! Combien de petits gas qui feraient le tour du monde, s'ils avaient seulement des picaillons dans la profonde.

Et, outre de ça, foutre, sur la grande tasse comme sur la terre ferme, les distances seront grandement raccourcies, les privations inconnues, — et surtout, nom de dieu, y aura plus de jean-foutre ayant intérêt à notre crevaison.

Tandis qu'aujourd'hui on se fiche de notre existence comme d'une merde ; les actionnaires des mines se battent l'œil avec une queue de singe du grisou qui asphyxie les gueules noires ;

Et les armateurs font kif-kif avec les pauvres marins : ils foutent à l'eau des navires vieux comme Hérode et percés comme un crible, sachant qu'ils se perdront corps et biens, — mais sachant aussi, les maqueraux, qu'ils toucheront le montant de l assurance.

Avec la Sociale on ne verra plus de ces saloperies !

C'est done archi-prouvé, foutre de foutre, que le cul-terreux écrabouillé par l'impôt, l'hypothèque et l'usure, n'a rien à perdre et tout à gagner au chambardement qui se mijote partout.

Il le rendra libre, lui donnera la terre dégrevée de toutes charges, abolira le service militaire. A la place de toute la racaille gouvernante, s'établira l'absolue autonomie de l'individu, du groupe, de la commune et leur libre fédération, — sans pression d'aucune sorte, le tout spontanément, par la libre entente et du propre mouvement des bons bougres.

Pour pousser à la roue de la Sociale, pour activer sa marche, il me semble que le plus pressé est de semer nos idées à pleines mains, comme on sème le blé en automne ;

Et surtout, de commencer à se faire à l'idée de la Commune camplucharde, tout à fait anarchotte, maîtresse de son sol et le travaillant à sa guise, après avoir envoyé dinguer tous les morpions de la gouvernance.

« Nous sommes souverains », que serinent les jean-fesse qui vont bientôt nous pousser des boniments électoraux. Ah oui, macarel! nous sommes souverains, et on va vous prendre au mot.

Mais pas souverains d'un jour, sang-dieu! Nous ne voulons pas voter comme des couillons que nous avons été jusqu'ici. Le bulletin de vote est juste bon pour se torcher; nous voulons devenir nos maîtres et essayer un brin de l'Association libre, de la Coalition, de la Révolte.

Nous voulons nous entendre :

Primo, pour le refus de l'impôt, afin de ne plus jeter nos monacos dans les griffes de la gouvernance;

Deuxiémo, pour le refus des fermages, la terre appartenant de droit aux bons fieux qui la cultivent, et non aux charognes qui l'ont chapardée ;

Troisiémo, pour le refus du service militaire qui couperait sainement la chique aux salopiauds

(1) Voir le commencement dans les nos 213 et 214.

de la haute, en leur enlevant leur plus chère espérance ;

Quatrième, pour la rouspétance carabinée contre les cognes, les huissiers, les sergots opérant des saisies, ou coffrant des zigues d'attaque.

Mais, nom de dieu, faut m'arrêter ! J'ai dit au grand galop de la plume ce qui me semble être notre profession de foi et notre plan de campagne, j'y reviendrai prochainement.

Le père Barbassou.

La babillarde ci-dessus aurait dû paraître dans le dernier numéro, mais la pauvrette a flané en route... Elle a mis trois jours et demi pour venir de Jeanticot à Paris.

Ça prouve que le cabinet noir n'existe plus !

FLEUR D'ANDOUILLE

Cherbourg. — Voilà le mois de septembre qui s'amène... La saison des vendanges, mais aussi hélas, la saison de la foire électorale.

A Cherbourg, que m'écrit un copain, y aura pour le moins une bonne demi-douzaine de candidats. Peut-être bien qu'on atteindra le demi-quarteron !

Turellement, le premier en ligne sera Cabard-Danneville, dit *Canard*, dit *Fleur d'Andouille*, le bouffe-galette actuel du patelin.

« Dame, la place est bonne, j'y voudrais bien rester, » que rumine Fleur d'Andouille.

Pour empaumer à nouveau le populo, mon cochon va repiquer aux trucs des promesses faramineuses. Il ne se fera pas faute de jurer aux gas de l'arsenal et de la campluche que s'il est élu, les ortolans leur tomberont tout frits dans le bec.

Oh là là ! On les connaît, les promesses de Fleur d'Andouille !

Il avait promis de rendre compte de son mandat, — et le bougre de chameau n'en a rien fait.

Il avait promis de l'augmentation aux gas de l'Arsenal. — Oui, c'est comme des dattes ! Avec le travail à la tâche ils ont eu de l'augmentation à rebrousse poils : plus de mistoufle et moins de pognon !

Il avait promis aux campluchards des routes, des chemins de fer ; c'est tout juste s'il ne leur avait pas promis de faire paver leurs chemins avec des pièces de cent sous, — et peau de balle !

Il avait promis de s'occuper de son mandat. — Malheur ! Y se remue pas plus qu'une borne kilométrique.

Les copains connaissent le sentiment du vieux Peinard : tous les candidats se valent, et ne valent pas cher, nom de dieu !

Mais tout de même, y en a pas épais qui soient aussi gourdes que Fleur d'Andouille.

M'est avis que c'est un cochon à laisser à son auge.

— Pan ! Voilà qu'il me tombe la babillarde d'un bon bougre de Tourlaville. Trop tard pour cette semaine ! Ça sera pour samedi.

SOUPÉ DE LA PATRIE !

Le conseil de guerre de **Besançon** vient de coller un an de prison à un riche fiston.

Le gas est de la classe de 89. Quand vint le moment de rappliquer à la caserne, il fit demi-tour à gauche et décanilla en Suisse.

Il y serait encore, si cette vache de républiquette, non contente de l'expulser, ne lui avait foutu le grappin dessus pour le livrer à la France. Y avait une raison pour cette crapulerie ; on soupçonnait le gas d'être anarcho.

Et dire que les Suisses la font à la pose avec leur hospitalité.

Qué bâteau, ah chaleur ! On sait de quoi il retourne : leur gouvernement est aussi salaud que le nôtre.

Les grosses légumes français ne sont pas honteux : ils trouvèrent de bonne prise le fiston que la Suisse leur livrait ; ils le foutirent au clou, en attendant le conseil de guerre où il passait l'autre jour.

Le gas raconte son histoire : A 16 ans, on le condamne pour vagabondage ; la Société, qui jamais ne s'était démanchée pour lui dégotter du turbin, se permettait de l'entoiler parce ce qu'il en manquait. Ça lui donna à ruminer. Il eut vite saisi par les cheveux que la justice des jugeurs est de l'injustice pure, que toutes les lois sont infectes et que le patrouillotisme est une religion inventée par les richards pour remplacer le crétinisme qui est à la baisse.

Avant la séance, il avait dit aux pandores qui l'accompagnaient qu' « il ne voulait pas « porter les armes pour défendre des gens « comme ceux du Panama, et que, plutôt que « de faire aucun service militaire, il briserait « tous les fusils qui lui seraient confiés ».

En bons roussins, les charpentiers à Carnot n'ont rien eu de plus pressé que de raconter la conversation, — ce qui, d'ailleurs, ne tirait pas à conséquence.

Quand l'avocat qu'on lui avait fourré d'office a voulu jacter, le gas lui a fermé le bec, — ça lui suffisait d'être débiné par l'avocat bêcheur.

Alors, ça n'a pas traîné, les galonnards lui ont administré un an de prison.

C'est pas ça qui lui fera changer son fusil d'épaule, nom de dieu !

SALE PARVENU

Agen. — Le jean-foutre Granges a été ouvrier avant d'être patron.

Turellement, si aujourd'hui il a le sac, ce n'est pas qu'il ait massé plus dur que les frangins ; mais, simplement, parce que, étant plus roublard et plus crapule, il a su trouver le joint pour les exploiter à son tour.

Y a, d'ailleurs pas d'autre moyen pour s'enrichir, foutre !

L'animal fabrique des ponts métalliques pour les compagnies de chemins de fer.

Rien que ça vous dit que c'est un métier de cheval pour les pauvres bougres !

Comme tous les parvenus, le singe est un chameau qui ne sait quelles rosseries inventer : y a pas de misères qu'il ne fasse aux prolos qu'il a sous la coupe.

Non seulement il les fait manœuvrer kif-kif avec une trique, mais, en outre, il ne leur fout pas épais de pognon ; leur journée varie de 45 sous à 3 fr. 50, — et, nom de dieu, quel turbin d'enfer !

C'est pas tout : faut pas que les prolos aient l'air de savoir qu'ils sont exploités ; l'animal voudrait n'employer que des abrutis qui goberaient que le populo ne peut pas vivre sans patrons.

Aussi, dès qu'il reluque un prolo qui relève un brin la crête, il a vivement fait de saquer.

Nom de dieu, les crapuleries de ce jean-foutre n'auront qu'un temps : ses prolos se dérouilleront et ils sauront lui faire baisser le caquet.

POUR UN ÉTRON

Que je conte aux camaros une aventure arrivée à un dragon : elle serait bougrement rigolotte, si ce n'était les tristes conséquences qu'elle va avoir pour le pauvre bougre.

C'est arrivé à **Villers-Semeuse**, dans les Ardennes, où le château de Villers est fdrci de deux escadrons de dépôt du 22e et du 23e.

Le truffard en question ayant une envie folle de débourrer sa pipe, s'en va à l'écart de la route et fout son culot à l'air.

Il était en train de bien faire, tout à la joie de son turbin, quand passe un galonnard ; l'animal se fout à renifler, humant d'où venait le vent et pas content d'en prendre plus avec son nez qu'avec une pelle.

Ayant reluqué le chieur, il lui expédie son ordonnance pour y prendre son nom.

Etre dérangé quand on est en train de se vider gentiment, y a rien de tel pour vous foutre en rogne ! Le gas se relève, et pour toute réponse, au larbin qui lui demandait son nom, il lui fout un coup de bancal sur la gueule et l'envoie embrasser son étron.

Puis, reculotté à la va-vite, il se tire des pieds subito.

Traqué par le lieutenant qui s'était foutu à ses trousses et avait réquisitionné pour le poursuivre tous les troubades qu'il y avait de ci de là, mon pauvre chieur devait être paumé.

Il l'a été, nom de dieu ! On l'a ligotté et collé sur une civière. Quand il a eu repris ses sens, il demande sur quel chemin il est ?

« Sur celui du conseil de guerre ! » Lui réplique férocement le galonneux.

Et voilà, nom de dieu, ce que le pauvre truffard a gagné à chier dans la patrie.... au lieu de lui chier dessus !

TRENTE-SIX POIDS...

Et davantage de mesures, nom de dieu !

Oui, foutre ! Et les poids et les mesures qu'on vous applique dépendent du nombre de picaillons que vous avez dans votre sac.

A preuve la bricole suivante :

A **Corre**, un petit patelin de la Haute-Saône, perche un type, retraité et assez douillard pour regarder couler le temps en se roulant les cinq doigts et le pouce.

Comme ça ne lui est pas une occupation suffisante, il va à la pêche pour se désemmerder.

On serait dans une société chiquement emmanchée, le type distribuerait à ses voisins le poisson qu'il ne pourrait bouffer, — et ça lui ferait autant de plaisir que de le tirer de l'eau ou de se l'envoyer par le travers de la gargamelle.

Mais, comme nous sommes dans une garce de société basée sur la haine, où les joies de l'un sont faites des misères des autres, mon rentier vend son poisson, — et il accumule ses pépettes.

Dernièrement, il pêchait avec des engins plus ou moins prohibés, et sur un lot réservé pour le repeuplement.

Le cantonnier chef s'amène et lui fout un procès-verbal. Le délinquant ne perd pas son temps : il se trotte à Vesoul et transige avec l'administrance pour 50 balles.

Ah, malheur ! Si ça avait été un pauvre bougre, il eut été arquepincé par les hirondelles de potence, conduit devant les enjupon-nés et on lui eut administré une forte amende et de la prison.

Par exemple, si c'eut été un bouffe-galette, digérant ses chèques et se reposant de la fatigue de fabriquer les lois, le cantonnier lui eut fait un tas de salamalecs, et le capel à la main, lui eut souhaité bonne pêche.

Pas moins, les jean-foutre de la haute nous serinent que la grrrande révolution d'il y a cent ans nous a donné l'égalité devant la loi.

Ouiche, allez donc voir si les poules pissent !

IL EN PLEUT !

Les jean-foutre d'**Aix en Provence** sont en rogne. Ces pochetés s'étaient figurés que la graine anarchotte ne pouvait pas germer dans leur patelin.

Pourquoi ça ? Ils seraient bougrement embarrassés de le dire !

Les patrons y sont aussi rosses, les grosses légumes aussi bourriques qu'ailleurs. Les prolos ne sont pas logés à meilleure enseigne que dans les autres patelins, y a donc pas de raison pour qu'ils ne deviennent pas anarchos.

Et ils y viennent dare dare, mille pétards ! A preuve que pour leur première réunion les fistons se sont trouvés entassés une quarantaine.

Du coup, les canetons réacs se sont foutus à glapir. Y en a un qui avertit les gaillards qu'ils aient filer doux, car l'administrance n'est pas disposée à les endurer.

Oh là là, m'est avis que l'administrance locale fera bien d'y regarder à deux fois, car asticotter les bons bougres, c'est fiche une baguette dans un nid de guèpes.

Comme je ne veux pas laisser ces pantouflés de réacs sur l'idée que leurs menaces ont foutu la trouille aux camaros, qu'ils sachent qu'à la troisième réunion les gas avaient tellement fait de petits que de quarante ils étaient montés à cent.

Et ils n'ont foutre pas l'intention de s'arrêter en si bon chemin !

BABILLARDE DE LA HOLLANDE

Mon vieux Peinard,

Y a déjà un sacré bout de temps, j'ai raconté la chouette réception que les bons bougres de la Frise firent à nos deux chamelles royales.

Quoique, depuis lors, y ait eu par chez nous un lement de chabanais, nous subissons encore nos deux reines : l'une, une marloupiasse qui a dans les quarante ans, la régente, et l'autre une infecte môme de 13 ans.

Après avoir richement baladé leur sale viande, aux frais du populo comme de juste, c'est à Amsterdam, la capitale de chez nous, que les deux grues ont radiné. Pas besoin d'ajouter qu'elles étaient suivies d'une kyrielle de crapules galonnées, de larbins et de mouchards.

Les socialos hollandais ont du poil au ventre et bougrement de haine au cœur contre les gouvernants, les richards et toute la putain de séquelle. Aussi, ils étaient rudement à cran :

« Quoi ! qu'ils gueulaient, ces deux truies vont venir nous emmerder ici, montrer leurs sales tronches, faire la nique au populo, et se faire acclamer par les flics et les soulauds ? Puisque c'est ainsi, nous serons de la fête ! »

Au jour dit, toute la grosse légumerie, la bouche en cul de poule, attendait à la gare l'arrivée des deux trumeaux. Quelle fête, quand elle déboulèrent du train ! Elles croyaient que ça allait durer, ouiche !...

A peine leur guimbarde rupine, que remorquaient six canassons, était sortie de la gare que le bouzan commence.

Le populo attendait, nom de dieu ! Illico il se fout à brailler et à faire un chahut des cinq cent mille diables :

« Mort aux vaches ! A bas les salopes ! A l'eau les gadoues ! Vive la Sociale ! » que criaient les chouettes bougres.

La mère maquerelle en était comme une tomate pourrie. D'autant plus que les sacrés marlous de son entourage lui avaient raconté que le populo la gobait elle et sa guenon, et qu'il se ferait couper en quinze morceaux, rien que sur un signe de son petit doigt.

Et ça ne finit pas ce soir-là, foutre, non !

Tous les soirs, tant que la bande royale resta à Amsterdam, des chouettes zigues rappliquaient sous les fenêtres du palais et gueulaient à pleins poumons des chansons révolutionnaires.

La rousse essayait bien d'empêcher le bakanal, mais y avait pas mêche ; elle recevait des pains et des marrons que c'était un vrai beurre !

Des bandes de poivrots et de patriotards, — ce qui est tout un, — payés par la gouvernance, essayèrent trois ou quatre fois de casser la margoulette aux bons bougres. Mais c'est eux qui étrennèrent. Ils furent si chouettement reçus que plusieurs d'entre eux se tire-flutèrent avec des abattis disloqués et des hures en capilotade.

Si bien que, le jour de leur départ, les deux toupies n'osèrent pas sortir de leur palais par le grand portail. Elles se fuitèrent par une petite porte de derrière, crainte de recevoir sur la calebasse du crottin, des briques..., ou même des petites marmites.

Jean Godverdomme.

Eh foutre, voilà une réception qui n'est pas trop mouche.

D'ailleurs, m'est avis que les camaros hollandais n'ont pas froid aux yeux. C'est pas des pisse-froids, et ils n'ont aucun rapport avec les sales ambitieux d'Allemagne et de France qui ne veulent démolir le troisième état que pour le remplacer par un quatrième, — en attendant que viennent le cinquième et le sixième...

C'est pas non plus les hollandais qui se feront casser la gueule pour décrocher un torche-cul votif, kif-kif les couillons de belgicos, qui se laissent mener par des ambitieux comme Anseele et Volders.

Tonnerre du diable, le jour où les mangeurs de fromages ronds foutront les pieds dans le plat, le crapulards de la haute auront bougrement chaud aux fesses !

AUX COPAINS DE BORDEAUX

Le nommé Marius Tournadre est un individu avec qui je n'ai pas, et n'ai jamais eu aucun rapports. C'est vous dire que je ne lui ai jamais écrit.

La lettre qu'il a lu à votre groupe est fausse. Il eut d'ailleurs été bien facile de s'en assurer, parmi vous, y a bien au moins un copain qui connaisse mon écriture.

Et alors, vous auriez eu le plaisir de faire à l'individu une réception du genre de celle que lui firent les mineurs de Carmaux.

A vous anarchiquement,

E. POUGET.

COMMUNICATIONS

PARIS

— Le groupe d'Etudes Sociales du XVIIIe se réunit tous les vendredis chez Boudinot, 96, rue des Martyrs.

— Samedi soir, 6 courant, réunion des compagnons de Levallois et la banlieue, 150, rue du Bois.

Réunion électorale. Urgent pour les orateurs.

— Samedi soir, 6 mai, à 8 h. 1/2, salle du Commerce, 91, faubourg du Temple, **Grand Meeting**, *public et contradictoire.*

Ordre du jour : Les événements de Belgique. — Du 1er mai au point de vue anarchique. — Les fumisteries du suffrage universel.

Entrée, cinq sous pour les frais de la salle.

Orateurs : Tortelier, Brunet, Leboucher, etc.

— Groupe des Egaux, les Travailleurs du XIIe et les Abstentionnistes de Montreuil. — Samedi 6 mai, à la salle du Commerce si la réunion a lieu. Au cas contraire se rentre à la salle Firino, 144, boulevard de Charonne.

— Dimanche 7 mai, les Egaux des XIe, XIIe et XXe et le groupe abstentionniste de Montreuil, réunion à 2 heures, salle Binet, 14, rue Erard.

Ordre du jour : La réunion d'Ivry ; la manifestation du Père-Lachaise.

Les compagnons d'Ivry sont spécialement invités.

— Samedi 6 mai, à 8 h. 1/2, salle Jeanton, 118, avenue Kléber. Réunion publique et contradictoire.

Ordre du jour : l'Idée de Patrie et l'Anarchie.

Les compagnons Zéphir, Georges, Toscanoff et Chabard défendront l'Anarchie et l'antipatriotisme.

— Tous les compagnons anarchistes qui désireraient prendre part à une excursion au Salon de Peinture sont invités à se trouver, dimanche 7 mai, à 1 h., 52, rue Chapon. Départ à 1 h. 1/2.

— Dimanche 7 mai 1893, à 8 h. 1/2 du soir, salle Georget, 38, rue Aumaire, soirée familiale au bénéfice du compagnon Ferdinand.

Tous les compagnons sont invités.

Nouzon. — Réunion du groupe les *Déshérités* tous les dimanches, au local convenu.

Bordeaux. — Les compagnons anarchistes se réunissent le jeudi et le samedi soir, et le dimanche toute la journée, 4, cours St-Jean, au débit.

Avis aux camarades de passage.

Chalons. — Le groupe les *Sanglliers de la Marne*, réunion importante le 13 mai. Urgence.

Toulon. — Le groupe anarchiste, la *Révolte des Travailleurs*, invite la jeunesse socialiste indépendante à venir discuter ensemble les idées sociales et économiques et s'entendre ensuite sur les moyens les plus efficaces pour arriver à leur réalisation. Il y a un malentendu qu'il s'agit de dissiper : sont ce les anarchistes ou les socialistes-politiciens qui veulent prolonger les misères humaines ?

Le groupe se réunit le mercredi et le samedi de chaque semaine, à 8 h. 1/2 du soir dans son local, rue Garibaldi, 7. Une bibliothèque se trouve au groupe ; elle contient des ouvrages de sociologie de grand intérêt.

Tous ceux qui voudraient se mettre en rapport et correspondre avec le groupe n'ont qu'à écrire au compagnon Delaporte, au lieu de réunion du groupe.

Le Havre.— Le *Père Peinard* est crié dans les rues et porté à domicile par Legouguec, 108, rue de Percy.

Lille.— Hoden Désiré, cour Glover, 14, crie le *Père Peinard* et porte à domicile.

Damery. — Le banquet des *Cossiers Champenois révolutionnaires* est fixé au 21 mai, la liste sera fermée le 16, afin que les fournitures soient prêtes. Le banquet se fera à Damery et sera suivi d'un bal de nuit, au profit de la propagande et des victimes de l'action.

Prix : 2 fr. 50 par tête. Adresser au compagnon Anon, à Damery-Brunet.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

Saint-Ouen. — Réunion du groupe l'*Avenir social*, tous les samedis, 6, avenue des Batignolles, aux Bosquets-Fleuris.

Tous les copains de la banlieue sont invités.

Blois. — Le groupe des *Toujours prêts* ! se réunit toutes les semaines ; il invite les ouvriers désireux d'un meilleur avenir à ses réunions pour discuter les théories sociales.

Le *Père Peinard* est vendu et porté à domicile par Colas Léon, rue Chemonton, n° 3.

Dans les villes où il n'y a pas de vendeur du **Père Peinard**, *les bons bougres n'ont qu'à le demander à la bibliothèque de la gare : S'il n'y est pas en vente le bibliothécaire le fera venir.*

PETITE POSTE

D. Calais — P. St-Chamond — C. Thizy — D. Cognac — S. Nimes — G. Orléans — L. Hodimont — H. Alais — C. Romanèche — M. Pont-à-Vendin — G. Havre — D. Toulon — H. Nantes — G. La Ferté — D. Jonvelle (2) — D. Rennes — O. La Couture — L. Besançon — C. Dommartin — M. Marangis — J. M. St-Nazaire — P. Bordeaux — A. Damery — P. Chalons — D. Carmaux — G. Villeneuve — N. Toulouse — V. A. et V. Roubaix F. Amiens — R. Limoges — P. Angers — P. St-Etienne — C. Blois — C. Drocourt — F. Reims.

Reçu galette, merci.

— *L. Besançon.* — Manquons de vendeur hélas ! Envoie tes tuyaux, ton trio sera astiqué.

— *H. Desvres.* — Reçu ton flanche, mais n'a pu passer vu l'inondation de copie. — L. Ar., 23, rue du Four-St-Adrien.

— *D. Toulon.* — Y a pas eu mêche de faire des manifestes cette année.

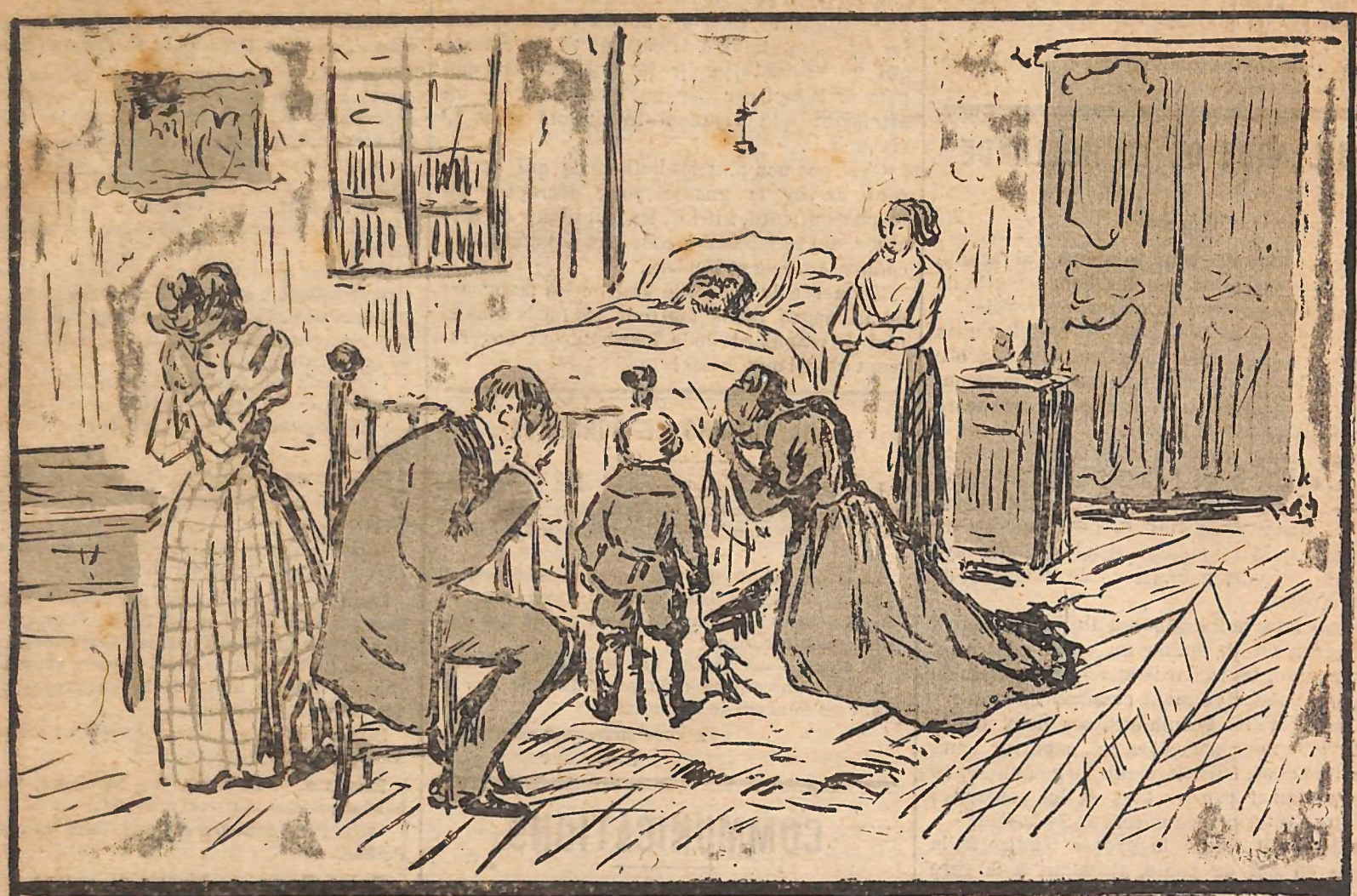
— Les compagnons de Toulon demandent des nouvelles du compagnon Bourdier, du Mans.

— Forcé de remettre à la semaine prochaine une tartine sur la grève de Nantes ; ainsi que des flanches de Montceaux, Epernay, Vienne.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 *bis*, rue d'Orsel, Paris

C'est rien bath, la famille!



— Le vieux est malade, on s'est payé une botte d'oignons pour pleurer ferme.
— Ouf, il est crampsé! Sus à l'héritage.... Et dame, ça se passe pas sans chamailleries.